6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Bureaux à LILLE N° 1.02 — à ROUBAIX N° 3.28 — à LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — Trois Mois / Six Mois / Un An
Nord et Départements limitrophes . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres départements . . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 19 Juin 1905

La Journée d'Hier

Aucun renseignement officiel n'a été publié sur les entrevues que M. Rouvier a eues avec les ambassadeurs d'Angleterre et d'Allemagne, au sujet du Maroc. — Les négociations entre M. Rouvier et le prince Radolin continueront aujourd'hui. — On signale de grands préparatifs militaires en Allemagne.

—o—

Des combats ont été livrés en Mandchourie.

—o—

Le président de la République a présidé, à Paris, la fête de la Mutualité scolaire.

—o—

Une élection sénatoriale a eu lieu dans le Tarn.

—o—

De graves accidents se sont produits à Fresnes, Aubercbicourt et Boulogne-sur-Mer.

—o—

A Lille, a eu lieu la fête annuelle de la Société des Sauveteurs du Nord.

A BATONS ROMPUS

La Noblesse du Peuple

Depuis le temps où le développement de la grosse industrie a donné au peuple en même temps que la cohésion, la conscience de sa personnalité, son importance sociale s'est considérablement accrue. Le peuple est maintenant, de toutes les classes de la société, la plus nombreuse, la plus puissante aussi, celle, en un mot, qui compte le plus.

Les aristocrates les plus dédaigneux, — fort à peu près disparus aujourd'hui, bien de cœur et d'esprit bornés, non sans grandeur du reste, dans son égoïsme efforé, les aristocrates ne peuvent plus classer le peuple de leurs soucis car ils sentent que le peuple existe et qu'il est fort.

Mais, parmi ceux qui font profession de démocratisme « ardent, combien en [illegible] qui ne sympathisent guère avec le peuple qui ne ressentent pour lui qu'un [illegible] pris qu'ils ne déclarent jamais [illegible] peine, qui ne le connaissent pas, n'auront jamais la curiosité de le connaître"... Ils lui reprochent tacitement l'avoir l'esprit rudimentaire et grossier, de manquer de bienveillance pour tous ceux qui lui sont étrangers, qui ne lui ressemblent point, qui ne pensent ni ne parlent comme lui, n'adoptent point ses manières.

***

Le peuple n'est pas facilement abordable, c'est vrai ; et bien qu'il y mette de la bonne volonté parfois, il ne se livre jamais complètement à ceux qui lui semblent étrangers de lui-même. Pour qui lui paraît le narguer par une supériorité quelconque, il éprouve comme une sorte de méfiance défiance.

Mais cela ne lui est point particulier, [illegible] humain. Seulement, ignorant les finesses de l'ironie et les faux-fuyants de la politesse, ses sentiments s'expriment avec une rude et simple franchise qui, elle, lui est très particulière. Il faut avoir esquivé cette barrière de défiance dont il s'entoure, être pris pour l'un des siens, vivre ainsi de sa vie intime pour connaître parfaitement le peuple et s'apercevoir que sa prétendue grossièreté est plus affectée que réelle, qu'elle est comme une façon de se singulariser où [illegible] comme un peu de dépit...

Vivant plus près de la nature, le peuple conserve dans son tempérament une certaine violence, expression de sa vitalité puissante, dont les ennemis s'effarouchent, mais il n'y a point de grossièreté dans son esprit. Au contraire, son intelligence est particulièrement sincère et profonde ; il a de toutes choses une perception très nette et parfaitement adéquate. Entre son intellect et la réalité, il n'y a point d'intermédiaire ni d'obstacle. Ses idées sont à peine conscientes ; il ne se regarde point penser ni ne s'analyse point ; l'amour-propre et les prétentions qui faussent et déforment ordinairement chez d'autres les expressions les plus simples, ne corrompent point l'âme populaire. Et c'est une des grandes maladies et des grandes faiblesses de ce temps dont elle est à peu près seule exempte.

De sorte que la mentalité du peuple, presque immédiatement en contact avec la réalité vivante, est riche et grouillante comme la vie même. Le peuple maintenant, affiné sans doute par les influences héréditaires, comprend tout parfaitement, les choses les plus délicates et les plus subtiles comme les plus intensément belles dans leur forte simplicité.

***

Cela peut paraître invraisemblable, mais c'est exact pourtant. Il n'est rien de plus réconfortant pour qui sait causer au peuple, lorsqu'on est dégoûté des milieux les plus raffinés où le souci de mettre l'égoïsme en valeur et de phraser convenablement dépassent les autres, il n'est rien de plus réconfortant que de venir se régénérer près du peuple ; son cœur est du reste comme son esprit, excellemment bon et ouvert et la statistique ne prouverait-elle point, après tout, que c'est du peuple que surgirent la plupart des grandes forces intellectuelles ou morales qui ont dirigé et guidé les hommes ?

Le cœur des héros, l'esprit robuste et acharné des savants, l'âme éclatante et virulente des grands artistes, sortent généralement du peuple.

La femme du peuple, la jeune fille surtout que n'a pas encore opprimée le poids d'une vie misérable et qui, vivant plus seule que son compagnon masculin acquiert plus de personnalité, la jeune fille du peuple n'apparaît-elle point souvent aux moins prévenus en sa faveur, comme une merveille de cœur et d'esprit ? Et n'est-ce point chez elle surtout que l'on rencontre en leur pure sincérité les sentiments délicieux et la grâce d'une ironie libre et fine ?... Certains prétendent que l'éducation et l'instruction aux degrés élevés, vont généralement à l'encontre de leurs fins normales. Ne le dirait-on pas, puisque le peuple à qui les nécessités de la vie ne permettent point de consacrer beaucoup de temps aux soins de son esprit et de son cœur paraît, en somme, par les qualités substantielles du cœur et de l'esprit, le mieux doué ?...

R. DOUVRY.

Çà et Là

FAUTES DE GRAMMAIRE

On raille parfois chez nous l'Académie française et l'on a bien tort.

Combien les Prussiens seraient heureux aujourd'hui de posséder un corps patenté, gardien des traditions linguistiques et juge du beau style !

Le kronprinz avait eu l'idée de faire adresser, par sa chancellerie des remerciements à la population berlinoise pour la chaude sympathie dont elle fit preuve à l'occasion de son mariage. Or, une partie de la presse allemande s'est emparée de ce document pour l'éplucher à loisir et dénoncer des fautes graves contre la langue et la syntaxe nationales. D'autres journaux soutiennent au contraire qu'elle est parfaitement rédigée. Grammatici certant...

Et, comme il n'existe pas d'Immortels pour trancher la question, on n'entrevoit pas de terme au débat. Mais l'opinion du grand public, qui se trouve dès lors seule compétente, est généralement d'accord pour reconnaître que la chancellerie du prince impérial a pris un peu trop de libertés avec la langue de Gœthe et de Schiller.

Ainsi nos voisins feront bien d'ajouter une composition de style au programme de leurs concours d'admission aux grandes administrations publiques.

GRAVE CONFLIT

Le vent est aux querelles internationales. Les Etats neutres eux-mêmes doivent désespérer d'échapper à la contagion, puisque Jacques Lebaudy, prince sans terre, ne réussit pas à éviter toute difficulté diplomatique.

On mande en effet à la « Neue Presse » que l'empereur saharien aurait été à Trieste **l'objet de toutes sortes de vexations, dont il se plaint fort amèrement. Les autorités de** Trieste, allèguent à vrai dire que Jacques Lebaudy s'était fait remarquer par des démarches extravagantes, qui rendaient nécessaire l'intervention de la police.

Mais c'est d'une véritable agression militaire, d'un acte d'incontestable hostilité que Jacques Lebaudy se prétend victime. On a dit, fait saisir ses bagages et les bagages de Jacque Ier, ce sont, comme on sait, les seules archives de son empire, dont la capitale ne figure encore que sur le papier. Tous les documents diplomatiques du Sahara se trouvent confisqués : c'est une entreprise de bandits, de pirates, tout simplement. Et, pour corser l'affaire, ne s'est-on pas avisé de lui refuser le train spécial auquel ont toujours droit les monarques en tournée ?

Cette fois, c'en était trop. M. Lebaudy a déclaré bien haut qu'il n'en saurait souffrir davantage. Il a parlé de faire assiéger Trieste par ses troupes.

Et l'on ne nous dit pas encore ce qu'a fait le tribunal de La Haye pour solutionner un *pareil conflit !*

Dernière heure : on mande de Trieste que le belliqueux empereur du Sahara a subrepticement quitté la ville, laissant aux mains de l'ennemi, sans combattre, ses chameaux et ses objets précieux, tel jadis Pyrrhus. La paix du monde ne sera pas encore troublée pour cette fois.

CHRONIQUE

Séducteur

M. Mureau, les deux coudes sur la table et la tête dans les mains, étudiait les cours de la Bourse. Il confrontait la cote officielle avec ses renseignements particuliers ; et, seul, dans son cabinet, dont il avait interdit l'entrée, le financier se recueillait avant de donner de nouveaux ordres. Une porte s'ouvrit, un léger froissement de robe se fit entendre ; M. Mureau releva la tête de mauvaise humeur.

— Qu'y a-t-il encoe ?... On ne peut donc pas me laisser une minute de tranquilité ?

— Mon père, répliqua Mlle Germaine Mureau sans s'émouvoir, j'ai à vous entretenir d'une découverte excessivement grave !

— Il s'agit encore d'un chiffon, d'un bibelot ! Achète tout ce que tu voudras et ne me dérange pas en ce moment.

— Je viens, mon père, vous parler de tout autre chose, fit la jeune fille s'asseyant sur un fauteuil ; et l'insistance que je mets à vouloir vous révéler, sur le champ, un secret qui me pèse, doit vous montrer qu'il n'est question ni de babioles, ni d'enfantillages... Il y va de mon bonheur !

— Bon ! quelle idée te traverse encore l'esprit ?... Ah ! tu en as des hésitations et des scrupules ! Si toutes les jeunes filles étaient comme toi, il ne s'en marierait pas cent par an !... Allons-y, parle, quel empêchement nouveau vois-tu à ton mariage ?

Germaine resta quelques instants silencieuse, les yeux fixés sur ceux de son père, comme pour bien reconnaître la disposition d'esprit du financier avant d'aborder son sujet ; puis, elle commença bravement.

— Mon père, vous avez bien voulu agréer le jeune homme dont j'avais fait choix pour être mon mari. Vous m'avez laissé toute liberté de le voir et de causer avec lui, je vous en remercie. Nous avons pu ainsi échanger nos idées, dresser le plan de notre vie future et combiner nos projets d'avenir. Mais, dans les moments où nous étions seuls, l'un près de l'autre, il nous est arrivé aussi de nous affirmer notre sympathie réciproque, par des mots très doux très tendres, par des serrements de mains et... des baisers.

— Mon Dieu, ma chère enfant, il n'y a pas grand mal à ça, les amoureux de tout temps en ont fait autant.

— Sans doute. Mais, si l'on vous disait, père, qu'en une de ces minutes où les paroles susurrées à l'oreille vous donnent le vertige, où les baisers vous grisent, où l'être tout entier se sent envahi et anéanti par la passion ; si l'on vous disait qu'en une de ces minutes où la conscience de soi-même disparaît dans le frémissement et l'extase, si l'on vous disait... que j'ai cédé ?

— Comment ; tu as cédé, toi ?

— Je ne dis pas cela, je fais une supposition.

Oui, eh bien !! ta supposition est absolument ridicule. Si l'on m'annonçait une semblable nouvelle, je déclarerais d'abord qu'elle est fausse, que ça ne peut pas être ; car en admettant que tu aies eu des instants d'abandon avec ton fiancé, je le sais, lui, assez galant homme pour ne pas...

— Supposons, alors, que les choses se soient passés avec un autre que mon fiancé...

— Une pareille supposition est inadmissible. Parmi les jeunes gens que nous recevons et qui ont plus ou moins flirté avec toi, je ne puis pas croire qu'il s'en trouve un seul, assez vil, assez misérable et lâche, pour abuser ainsi d'un trouble qu'il aurait provoqué !

— Je ne le croyais pas, moi non plus !... Mais, continuons. Admettez...

— Non, non, non ! je ne veux plus rien admettre ! Je ne te suivrai pas dans tes suppositions absurdes et tes inventions romanesques !

Ce disant, M. Mureau se retourna vivement vers la table et reprit la cote officielle.

— Il faut pourtant que vous m'écoutiez jusqu'au bout, mon père, répliqua Germaine avec autorité.

— Pourquoi ?

— Vous le verrez. Admettez que la séduction ne se soit pas bornée à la surprise d'un soir, et que la conséquence naturelle des choses ait amené une naissance.

— Je t'en prie, Germaine, ne continuons pas ce vilain jeu des suppositions. Que deux fiancés aint un moment d'oubli, cela s'explique et s'excuse ; seulement ils se ressaisissent vite et, s'il y a des conséquences naturelles, comme tu dis, ils s'empressent de régulariser, avant la naissance... Puisque tu tiens à te mettre en cause, si telle aventure t'était arrivée, je te jure bien que, quel qu'eût été le séducteur, vous vous seriez mariés, quitte, après la naissance, à divorcer s'il y avait eu méprise.

— Il eut fallu toutefois que le séducteur fût consentant ?

— J'aurais bien voulu voir qu'il s'y refusât !

— S'il avait eu des engagements ailleurs ?

— Il les aurait rompus !

— Si, cependant, ne voulant rompre ses engagements, il m'avait offert une compensation... Par exemple... une somme d'argent

M. Mureau sursauta ; sa fille devenait folle.

— T'offrir une somme d'argent ! tu perds la tête !... Si ce monsieur s'était permis semblable injure, il aurait eu affaire à moi ; et je lui aurais frotté les oreilles d'importance !

— Si malgré cela, il m'avait abandonnée avec mon enfant ?...

— Ah ! je ne sais pas, déclara Mureau serrant les poings ; mais, je crois bien que je casserais la tête au misérable qui t'abandonnerait après t'avoir déshonorée... Ne parlons pas en ce moment de te venger, puisque ce ne sont que des suppositions. Dis-moi plutôt où tu veux en venir ?... Tu n'as pas faibli ? Tu n'as pas les appréhensions de la maternité ?

— Non !

— Eh bien ! alors ?

— Lui, mon fiancé a séduit une jeune fille, a eu un enfant d'elle, les a abandonnés tous deux et, au moment de m'épouser, il offre à celle qu'il a déshonorée une somme d'argent en compensation !

— Ton fiancée a fait cela ?

Oui, père, il a fait cela, j'en ai la preuve !

La preuve, la preuve, répéta Mureau en hochant la tête ; il faudrait encore savoir exactement comment les choses se sont passées, et si la personne est digne de quelque intérêt ?

— Elle est parfaitement honorable et n'a eu qu'un tort, celui, n'étant pas riche, de croire à la parole de son séducteur... Ah ! vous l'avez dit père, celui qui fait cela est un misérable et un lâche ! Je ne puis plus être la femme d'un tel monstre ! Je ne puis plus, c'est fini !... Ah ! je suis bien malheureuse !

Et Mlle Germaine fondit en larmes.

— Voyons, voyons, ma chère petite, fit M. Mureau devenu très paternel, pas de grands mots pas de grandes phrases, ne nous montons pas la tête et ne prenons pas les choses au tragique. Tu bâtis là un roman à ta façon ! Examinons un peu la réalité. Ton fiancé a une maîtresse ? Voilà-t-il pas une affaire ! Ça se voit tous les jours. Je suis d'accord avec toi ; prendre une maîtresse, c'est vieux jeu, et c'est peuple, mieux vaut mille fois butiner les fleurs de la galanterie ; enfin s'il est sentimental, cette faiblesse est excusable. Sa maîtresse a un enfant ; ce qui ne veut pas du tout dire qu'il soit de lui...

— Oh ! mon père, cette jeune fille est parfaitement honnête.

— Ma petite, en ces matières-là on ne peut jamais se prononcer, avec certitude. Je veux bien, cependant, admettre que l'enfant soit de lui. Tu ne me feras pas croire que la demoiselle, se trouvant dans la fausse position de maîtresse, n'ait pas cherché, par un enfant, à faire une certaine pression sur les résolutions de son amant, et à exercer, comme qui dirait, une sorte de chantage au mariage.

— Je vous assure, mon père, que cette personne...

— Je les connais mieux que toi ! Va, leur indignation tombe bien vite devant le bon chèque qu'on leur met dans la main !... Ne te tourmente pas, la demoiselle n'aura garde de refuser la compensation, et tu peux être tranquille pour ton bonheur... On procède, d'ailleurs, toujours ainsi.

— Si elle n'accepte pas ?

— On lui fera entendre raison, sois sans crainte ; et si elle avait l'intention de provoquer un scandale, la police serait là pour la rappeler à l'ordre !

— Tout à l'heure, vous le menaciez, lui, de lui casser la tête ; à présent, vous menacez sa victime de la prison ! Cependant, le fait est absolument le même ; et, s'il eut été vil en abusant de moi, je ne vois pas qu'il le soit moins en abusant d'une pauvre jeune fille ? Comment, l'offre d'une somme d'argent, qui soulevait si fort votre réprobation, vous paraît-elle toute naturelle maintenant ? Et pourquoi ne songez-vous pas à lui enjoindre d'épouser celle qu'il a séduite, quitte, après, à divorcer ?

— Comment ?... Pourquoi ?... Eh !! il y a là une infinité de nuances que tu ne peux saisir et que je ne saurais t'expliquer. Des questions... d'homme, qu'une jeune fille doit ignorer et qui ne te regardent pas... J'arrangerai cela avec ton fiancé ; ne t'inquiète pas.

— Inutile, je l'ai chassé !!

Jean JULLIEN.

NOS DÉPÊCHES

par Services Télégraphiques et Téléphoniques spéciaux

LA QUESTION DU MAROC

L'opinion en Allemagne

Berlin, 18 juin. — Dans toute la presse allemande et dans le public, il n'est question que de la nouvelle période d'acuité dans laquelle vient d'entrer le conflit marocain. L'Allemagne persiste dans ses projets, et il est évident que rien ne l'en fera dévier.

Les « Nouvelles de Munich » s'expriment en ces termes :

« L'Allemagne ne permettra dans aucun cas à la France de prendre une place prépondérante au Maroc, et c'est pour cela qu'elle réclame énergiquement la réunion d'une conférence qui reconnaîtra à toutes les puissances intéressées les mêmes avantages.

L'opposition de vues et de tendances persiste actuellement dans toute son acuité première entre les deux pays. La chute de Delcassé, l'habileté de Rouvier et l'envoi de la mission extraordinaire aux noces du kronprinz n'ont rien changé à l'état de choses existant, bien que tout danger immédiat semble écarté et que l'air soit moins chargé qu'il ne l'a été dans ces derniers temps.

La France fait actuellement tout son possible pour amener l'Allemagne à s'entendre directement avec elle. On nous dit que nous en recueillerions des avantages appréciables. Mais s'engager dans de tels pourparlers, ce serait reconnaître que la France a les mains libres au Maroc et y arrange tout à son gré. Il est difficile de dire comment un tel conflit pourrait se résoudre par la voie diplomatique.

C'est l'Allemagne qui a actuellement la prépondérance au Maroc. La confiance du sultan lui est acquise et les musulmans révèrent le kaiser. Toute la population du Maroc croit à notre désintéressement.

Le nombre des vaisseaux allemands augmente déjà tous les jours sur la côte marocaine et notre commerce se ressent de cet heureux état de choses.

C'est à une maison allemande que l'on vient de confier tous les travaux du port de Tanger. »

La « Gazette de Voss » revient sur cette question qui passionne actuellement tous les Allemands : la France va-t-elle pencher du côté de l'Angleterre ou du nôtre :

« Mais ne savons pas quel intérêt la France aurait à agir avec l'Angleterre contre l'Allemagne simplement pour le Maroc. Les avantages futurs de la France au Maroc sont bien trop problématiques pour que nos voisins se lancent dans une guerre.

Il y a des politiciens anglais qui désirent ardemment cette guerre. Aucun doute ne subsiste plus à ce sujet. Maintenant que la Russie est sans flotte, que la France se trouve affaiblie par contre-coup, les insulaires se disent que le moment est venu d'affaiblir la France et l'Allemagne. C'est là le moyen de redonner, par un bond prodigieux à l'Angleterre, son ancienne suprématie militaire et économique.

A l'Angleterre échéerait le rôle d'anéantir la flotte allemande et de paralyser son développement. La France aurait-elle sur terre l'avantage sur les armées allemandes ? C'est là pour les Anglais une question d'ordre secondaire, car, dans tous les cas, les deux pays se trouveraient dans un état tel d'épuisement que ce ne serait plus qu'un jeu pour l'Angleterre de rétablir sa suprématie mondiale. »

On peut encore citer l'opinion suivante du « Berliner Tageblatt ». Ce journal estime que le différend actuel, qui est l'œuvre de l'Angleterre, peut finir par un rapprochement franco-allemand, sans rompre les récents accords entre Paris et Londres.

Le « Tageblatt » accueille encore avec faveur le bruit selon lequel la France, ne rejetant plus la conférence, examinerait d'abord à fond toute l'affaire du Maroc avec la diplomatie allemande. La France pourrait ainsi aller à la conférence sans surprises et l'Allemagne serait tirée convenablement d'affaire. Dans sa revue de la semaine, le rédacteur du « Tageblatt » ajoute : « Si les négociations directes amenaient un résultat satisfaisant, la conférence ultérieure deviendrait inutile, et ainsi la France ne serait pas forcée de prendre une position formelle. »

L'ATTITUDE DE L'ITALIE

Rome, 18 juin. — Dans les sphères politiques, on fait remarquer que d'aucun côté n'ont été soulevées d'objections ou de critiques sur la ligne de conduite du gouvernement italien dans la question marocaine. Unanimement on semble reconnaître que le gouvernement, en acceptant l'invitation à la conférence sous certaines conditions, ne pouvait faire autrement.

L'OPINION EN ESPAGNE

Madrid, 18 juin. — La presse madrilène commente avec une visible anxiété les pourparlers engagés entre la France et l'Allemagne et formule en général des vœux pour que l'on arrive à une solution conciliante de nature à écarter un conflit ou des complications susceptibles de créer une situation délicate pour l'Espagne en raison des engagements qu'elle a pris avec la France et l'Angleterre et qu'elle désire respecter.

On croit qu'il ne sortira pas grand'chose de la conférence internationale, excepté de faire le jeu des résistances marocaines contre la civilisation et la pénétration européenne. Dans les milieux officiels et diplomatiques, on dit que l'Espagne ne répondra pas à l'invitation du sultan avant de connaître la décision de la France.

Entrevues diplomatiques

L'ATTITUDE DE M. ROUVIER

Paris, 18 juin. — Le président du conseil a eu hier deux longues conférences avec sir Francis Bertie, ambassadeur d'Angleterre, et le prince Radolin. Qu'est-il sorti de ces entrevues ? Naturellement, M. Rouvier a'est bien gardé de le dire aux journalistes venus aux informations. Néanmoins on peut déduire de certaines indiscrétions que, si la situation est toujours tendue, la ferme attitude prise par notre nouveau ministre des affaires étrangères a fait une vive impression sur l'ambassadeur d'Allemagne.

A l'intransigeance hautaine du prince Radolin, M. Rouvier a opposé un inaltérable sang-froid et une obstinée volonté de ne point adhérer immédiatement au principe de la conférence.

Ce que cherche avant tout notre ministre, c'est sauvegarder la dignité du pays en même temps que ses intérêts.

Avant de parler de la conférence, M. Rouvier entend régler toutes les questions qui peuvent actuellement prêter à de grosses divergences d'opinion.

Il serait permis de tirer une conclusion favorable de la journée, n'était l'immixtion de l'Angleterre dans une conversation qui devrait se passer entre Français et Allemands.

Et de cette attitude de sir Francis Bertie, une haute personnalité politique qui venait de quitter M. Rouvier et de l'interroger conclurait que la situation restait toujours grave et que les dangers d'un conflit n'étaient point encore écartés.

La conversation reprendra lundi et nous serons fixés avant la fin de la semaine sur la nature des gages de sincérité que nous offre l'Allemagne. Nous saurons alors seulement si l'empereur Guillaume fait passer son amour-propre avant le bien-être du peuple allemand.

Nous pouvons ajouter à ce propos que seul le parti militaire est belliqueux en Allemagne, car dans les milieux commerciaux et industriels on envisage l'éventualité d'une guerre comme une calamité.

Jamais donc, si un conflit éclate, agression n'aura été plus froidement préméditée. C'est ce qui permet d'espérer que le prince Radolin et M. Rouvier arriveront à rencontrer un terrain d'entente.

En attendant, les armements se poursuivent avec activité des deux côtés de la frontière.

A la frontière Franco-Allemande

INSPECTIONS MILITAIRES

Luméville, 18 juin. — Le général Dessirier et le général Michal, commandant le 20e corps d'armée, arrivés à Luméville ce matin, sont partis aussitôt pour inspecter le fort de Manonviller, situé à quelques kilomètres de la frontière.

Préparatifs Allemands

Essais de la nouvelle balle. — Dans les armureries et les poudrières.

Berlin, 18 juin. — Les préparatifs belliqueux continuent sans interruption. A Tegel, près de Berlin, ont lieu les expériences sur des chevaux invalides pour étudier les effets de la nouvelle balle de plomb, recouverte d'une chemise de métal dur. Les résultats de la pénétration sont effrayants : trois chevaux placés l'un près de l'autre, sont traversés par une seule balle. A Kustrin et à Kunesdorf les journées des grands exercices de canons commencent le matin à cinq heures pour ne cesser qu'à sept heures du soir, tandis qu'en temps ordinaire, ces exercices cessent à midi. Partout se révèle la résolution de préparer l'armée à tout événement

Les poudrières de Rutfmeil-Hambourg ont embauché de nouvelles équipes, parce que le nombre d'ouvriers qu'elles emploient habituellement ne suffit pas au travail actuel. On signale également une recrudescence énorme d'activité dans les fabriques de fusils et d'armes de Loewee, à Berlin ; de Lorenz, à Stuttgart ; de Mauser, à Oberndorf ; dans les chantiers de Gruson, à Magdebourg ; du Vulcain, à Stettin, et de la Société de Weser, à Brême.

Dans les journaux spéciaux de la métallurgie, il n'est question que de commandes extraordinaires de poudre, de baïonnettes, de cartouches, de canons, de balles, d'obus, de fusils, de shrapnels, de mortiers.

On a déjà signalé le fait inquiétant que les Sociétés d'assurances sur la vie, et surtout les Sociétés d'assurances militaires font, depuis trois mois des affaires d'or par l'affluence des officiers, qui payent un supplément sur leur assurance sur la vie pour étendre l'assurance aux risques de guerre.

Or, voilà qu'on apprend que, depuis le 1er avril, l'empereur a fait affecter certaines économies et excédents de recettes à titre de fonds de secours à ceux des officiers qui ne peuvent maintenir leur assurance sur la vie, comme en 1871 Guillaume Ier avait affecté 14 millions de l'indemnité de 5 milliards comme fonds de garantie de l'assurance sur la vie, en cas de guerre, pour les officiers.

Fête de la Mutualité scolaire

M. Loubet au Trocadéro. — Les récompenses. — Le concert.

Paris, 18 juin. — M. Loubet a présidé, ce matin, au Trocadéro, la fête de la Mutualité scolaire.

Le président de la République est arrivé à neuf heures et demie, accompagné du général Dubois, de M. A. Combarieu et du lieutenant-colonel Reibell.

Il a été reçu par MM. Bienvenu-Martin, ministre de l'instruction publique, Fallières, président du Sénat ; Poirier, Strauss, sénateurs ; Liard, recteur de l'Académie de Paris ; Barberet, Léopold Mabilleau, Gasquet, le général Plagnol, chef d'état-major du gouverneur militaire de Paris ; Bayet, directeur de l'enseignement primaire ; Autrand, Laurent, représentant les préfet de la Seine et le préfet de police ; Léonce Dariac, sous-chef de cabinet de M. Ruau ; Cavé, Ferdinand Buisson, Léon Robelin, etc.

Tour à tour, MM. Ferdinand Buisson, et Bienvenu-Martin ont pris la parole et fait l'éloge de la Mutualité, et surtout de la Mutualité scolaire.

Environ trois cents médailles d'or, d'argent et de bronze ont été attribuées aux mutualistes et les noms des principaux lauréats ont été lus devant M. Loubet, à qui l'on a présenté ensuite une délégation de mutualistes de tout âge, un bambin de cinq ans, un enfant un peu plus âgé, un adolescent, un soldat, une jeune fille, une jeune femme et enfin une femme âgée.

Puis la cérémonie officielle étant terminée, le président et sa suite se sont retirés. Après leur départ, un concert a été donné, auquel ont pris part, M. Mounet-Sully, qui a dit un poème de Jean Aicard, et Mlle Madeleine Roch, qui a récité une *Ode à la Mutualité*. Les enfants des écoles et l'orphéon municipal de la Ville de Paris ont interprété successivement l'*Hymne au Soleil*, de Chapuis ; la *Berceuse d'Oberon*, de Weber ; l'*Hymne à la France*, etc.

LA GUERRE

Russo - Japonaise

Combats en Mandchourie

Pétersbourg, 18 juin. — Le général Liniévitch télégraphie que, sur le front ouest de la voie ferrée, les avant-gardes japonaises ont attaqué, le 16, les avant-postes russes.

Plusieurs de ces avant-postes ont été repoussés.

Dans les milieux militaires, on croit que les armées japonaises ne s'arrêteront plus avant d'avoir livré bataille, et qu'elles possèdent une mobilité encore plus grande qu'à la bataille de Moukden.

Une autre dépêche d'origine russe dit :

— Un des détachements russes a soutenu hier un combat depuis deux heures jusqu'à huit heures du matin.

Les troupes russes s'attendaient à l'attaque de l'ennemi qui marcha sur Liao-Yan-waping avec une grande force d'infanterie et deux batteries.

Lorsque l'ennemi fut arrivé à trois kilomètres du village, à six heures du matin, l'artillerie russe força les Japonais à reculer sur toute la ligne.

On s'aperçut, au même moment, qu'un détachement japonais comptant un bataillon, trois escadrons et une batterie avait tourné l'aile gauche russe à Doun-Lyahi.

La batterie japonaise ouvrit le feu directement contre le flanc de la position russe, mais fut bientôt réduite au silence par l'artillerie russe.

A huit heures du matin, on remarque que l'aile droite russe était tournée par une force japonaise consistant en un régiment d'infanterie, 20 escadrons, et de l'artillerie.

Notre aile droite dut, en conséquence, se retirer de ses positions de Liao-Yan-waping pour préparer une attaque de cavalerie.

Pendant que le détachement russe faisait une courte halte sur les hauteurs au nord-ouest de Liao-Yan-Waping, son commandant observa la marche en avant d'une forte colonne d'infanterie ennemie sur cette localité.

Les pertes russes n'ont été que de six blessés.

La Question d'Armistice

L'Agence Havas, qui nous communiquait, hier, une dépêche de Washington annonçant des pourparlers au sujet d'un armistice, publie aujourd'hui le télégramme suivant de Pétersbourg qui dément cette nouvelle :

« Le ministère des affaires étrangères déclare que la question de la conclusion d'un armistice n'a même pas été abordée dans les pourparlers actuels en vue de la paix russo-japonaise, à Washington.

La Révolution

EN RUSSIE

La Dynamite à Moscou

Londres, 18 juin. — On télégraphie de Pétersbourg qu'une terrible explosion a eu lieu aujourd'hui, à Moscou, tuant huit personnes et mettant le feu à trois magasins de l'intendance.

Les dommages sont estimés à 3 millions de roubles.

L'explosion d'après la police, est le résultat d'un complot tramé par les terroristes pour protester contre la propagande jugée trop calme des milieux libéraux et des arrestations récentes qui avaient laissé la bourgeoisie indifférente.

D'après les milieux libéraux, au contraire l'attentat, dont le but principal était de détruire les magasins de l'intendance, serait une protestation contre la continuation de la guerre.

Mais ce ne sont là que des suppositions et les détails véritables manquent encore. Toutes les autorités civiles et militaires sont sur les lieux.

Manifestation contre le Tsarisme

Un grand nombre de témoins sûrs s'accordent à affirmer que l'irritation se développe et s'étend dans toutes les classes de la société, à Pétersbourg et à Moscou. Le retard que met l'empereur à accorder aux délégués des zemstvos l'audience qu'ils ont demandée avec autant de modération que de fermeté précipite à la révolte extrême les esprits les plus timorés. Le tsarisme, quoi qu'il arrive, a compromis ce qui lui restait d'autorité. Aujourd'hui, céder, c'est s'avouer vaincu, et reconnaître la force supérieure de la revendication et de la menace nationales. Ne pas céder, c'est précipiter la rupture et la catastrophe.

Il est encore impossible de prévoir les formes que prendra cette fois la révolte. Au dire de certains correspondants de journaux il n'est pas impossible que toutes les forces vives de la nation, des plus radicales aux plus modérés, s'accordent pour organiser un arrêt brusquée de toute la vie industrielle et sociale. Une grève générale, une grève vraiment universalisée, serait possible en Russie mieux que partout ailleurs. Conduite de front avec l'insurrection des rues et avec la révolution agraire, elle aurait vite abattu le gouvernement et le régime.

La province parle à son tour, avec plus d'énergie que jamais. Le zemstvo de Torjok, dans le gouvernement de Tver, vient, dit la *Gazette de Francfort*, de voter la résolution suivante : « Ce serait une trahison et un crime que de laisser le gouvernement de la Russie, non pas seulement pour longtemps, mais même pour si peu de temps que ce soit, aux mains d'hommes dont l'incapacité, l'incompétence et la légèreté criminelles ont conduit la Russie à la guerre